

Études littéraires africaines

OKPEWHO Isidore : *Tides*, Longmann, New York, 1993,
202 pages

Michel Naumann



Number 4, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042396ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042396ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naumann, M. (1997). Review of [OKPEWHO Isidore : *Tides*, Longmann, New York, 1993, 202 pages]. *Études littéraires africaines*, (4), 59–61.
<https://doi.org/10.7202/1042396ar>

rait, avec l'acquisition des libertés démocratiques en Afrique du Sud, s'effriter, voire se hiérarchiser dans la lutte pour obtenir des fonds (d'Etat, privés et étrangers).

■ Michel NAUMANN

NIGERIA

■ OKPEWHO ISIDORE : *TIDES*, LONGMANN, NEW YORK, 1993, 202 PAGES

On ne présente pas Isidore Okpewho, écrivain nigérian de la seconde génération (après Achebe et Soyinka), lié au groupe marxisant d'Ifé, universitaire et romancier. Il participa aux polémiques qui opposèrent ces deux générations d'écrivains. Les jeunes, désireux de se définir face aux géants, leurs aînés, les accusèrent d'être fascinés par les traditions féodales africaines et de se faire les chantres d'une culture pré-scientifique, ce à quoi les "anciens" répondirent que leurs cadets cachaient dans cette polémique leur méconnaissance de l'Afrique profonde tout en cédant à l'attitude occidentale qui implique de tuer le père pour exister.

Isidore Okpewho réside et enseigne actuellement aux Etats-Unis. Fort heureusement les polémiques que nous évoquions ne sont plus vraiment au goût du jour et la publication de *Tides* témoigne d'urgences d'une autre nature. Ce roman a remporté le Prix de la littérature du Commonwealth pour l'Afrique l'année de sa parution.

L'œuvre n'est pas "toute jeune", mais son sujet est franchement d'actualité au moment où, à intervalles réguliers, la famille de Ken Saro-Wiwa doit relancer un combat que certains, n'en doutons pas, souhaiteraient oublier et faire oublier. *Tides* en effet est un roman dont le thème est la lutte des populations du delta du Niger agressées par l'exploitation pétrolière entreprise par les grandes multinationales avec la complicité d'un Etat qui, en échange de quelques "royalties" sonnantes et trébuchantes, n'entend pas se soucier de l'environnement et du sort de ses citoyens.

Il s'agit donc d'un "polar" politique et écologique, bien ficelé, efficace, haletant, qui, sans être une œuvre impérissable, est bourré de qualités propres au genre. Caractères solides, bien taillés, cohérents, lancés dans une action qui monte en crescendo et ne déçoit pas le lecteur ! Que demander de plus ? Les renseignements d'ordre socio-politique que la lecture nous dispense viennent à propos, parfaitement intégrés à l'action. Les "exposés" techniques sur les réalités écologiques ne sont jamais lourds, ils rentrent même largement dans le "suspens" final et fournissent la clef qui va permettre à l'un des protagonistes une anticipation décisive. Les lois du genre sont donc respectées et utilisées avec aisance par Okpewho.

Les deux personnages principaux sont deux journalistes victimes d'une purge ethnique au sein de la presse. L'un, le plus jeune, continue en "free-lance" à Lagos, l'autre, l'aîné, s'est retiré dans sa région d'origine, le Delta. Ils décident de s'engager en faveur des populations sinistrées par la faute de l'exploitation des ressources pétrolières de cette partie de leur pays. La

dualité est donc au cœur du roman : deux héros, deux générations, deux lieux d'engagement, le monde urbain et le monde rural, la capitale politique et la province, par voie de conséquence, presque deux actions. Cette dualité est manifestée dans le type même de roman choisi par l'auteur : *Tides* est un roman constitué par l'échange de lettres entre les deux hommes. L'effort est louable pour mettre en scène les deux mondes qui sont si rarement unis par les écrivains. Achebe, en effet, qui décrit l'un aussi bien que l'autre, ne les décrit jamais ensemble dans un même roman, sauf dans sa dernière œuvre, *Anthills of the Savannah*, où il avait profondément senti la nécessité de joindre les deux mondes pour produire une œuvre politiquement plus forte. Le pouvoir politique dictatorial est par nature pyramidal et le procédé choisi par Okpewho nous permet d'être au courant de ce qui se passe dans la capitale où réside le pouvoir et en même temps d'en voir les conséquences dans les campagnes lointaines. Ajoutons que l'univers de la presse est aussi un arrière-fond idéal pour un roman comme *Tides* : les rumeurs, les renseignements de première main, les réalités du quatrième pouvoir donnent du souffle à l'œuvre.

Les positions théoriques polémiques des jeunes Nigériens à l'égard d'Achebe et Soyinka auraient pu laisser craindre un roman politique manichéen ou propagandiste. Fort heureusement ce n'est pas le cas. Il faut dire que le pouvoir nigérian actuel facilite les choses : nul besoin de tirades outrées ou de développements idéologiques pour l'attaquer, il suffit de dire ce qui se passe au quotidien sans commentaires inutiles, sans forcer la dose. Mensonge d'Etat, mauvaise foi bureaucratique à tous les échelons, brutalités militaires et policières, mépris des pêcheurs et des populations villageoises, gorilles, polices parallèles, manipulations, intimidations, terrorisme d'Etat... La plongée d'un des héros dans les locaux du sinistre NSS, là où "politiques" et représentants de la pègre sont au secret, est un passage admirablement réussi et même s'il relève d'un genre consacré, la descente aux Enfers, le lecteur songera moins aux références littéraires de la lettre qu'aux réalités politiques que doivent affronter nombre de Nigériens dans leur bataille pour la liberté de parole et leur dignité de citoyens.

La question majeure que pose le roman au lecteur, qui ne peut s'empêcher de songer à Ken Saro-Wiwa, est bien sûr le portrait qui est fait du "leader" écologiste Bickerbuy, qui devient fou et se lance dans une suite de plastiquages de cibles économiques choisies pour leurs effets écologiques désastreux. L'analyse des motifs du personnage est à la fois solide et ouverte : esprit de revanche, sentiment ethnique particulariste, pulsion de contrôle et passion du pouvoir chez un résistant qui doit faire fi de beaucoup de scrupules pour survivre à un Etat brutal et impitoyable... L'œuvre littéraire n'est pas référentielle, certes, mais comment ne pas se poser la question de ce qui est dit, à travers ce personnage, de quelqu'un à qui nous pensons nécessairement ? Il n'existe que trois solutions :

dénonciation de celui qui est devenu le personnage-symbole d'un combat écologique parfaitement légitime, dérive du roman vers une fin apocalyptique à l'américaine, avec drames, explosions et victimes, ou roman dont la fonction est de mettre en garde le pouvoir qui, par son intransigeance et sa corruption, s'aveugle et s'expose à de telles réactions.

■ Michel NAUMANN

NIGERIA

■ BEN OKRI : *ASTONISHING THE GODS*, PHOENIX, LONDRES, 1995,

160 PAGES

Ben Okri, écrivain nigérian résidant en Grande-Bretagne, auteur du très célèbre *Famished Road*, poursuit sur sa lancée son exploration de la vocation artistique dans des récits visionnaires multiples qu'il réunit dans *Astonishing the Gods* dont le personnage principal est un voyageur invisible qui explore une île mystérieuse.

Le voyage initiatique est une forme pour ainsi dire universelle. La littérature africaine traditionnelle ne l'a pas ignoré, jusque dans ses contes : qu'on se souvienne des visites de Tortue ou Ananse, l'araignée, aux habitants de mondes lointains ou surnaturels. L'importance du *Pilgrim's Progress* en Afrique anglophone a fait du voyage une forme reconnue de la littérature en langue coloniale. N'oublions pas que Bunyan était un puritain du XVII^e dont l'œuvre reflète l'ardeur révolutionnaire d'une époque troublée, d'un temps de recherches audacieuses et de protestations énergiques contre les classes qui procèdent à l'expulsion pure et simple des fermiers pauvres et des habitants des terrains communaux. Cet ouvrage était entre les mains des colonisés une arme plus redoutable qu'on ne l'a longtemps cru ! Une prestigieuse lignée d'auteurs a utilisé le thème du voyage : Fagunwa, Tutuola (que nous venons de perdre cette année) en Afrique, Mc Kay avec son célèbre *Banjo* sous d'autres cieux.

L'invisibilité nous fait songer à Ellison bien sûr : l'homme invisible est l'homme noir sans personnalité établie dans un monde étranger, l'Amérique du Nord. Pour l'Afrique, l'homme invisible, sans identité, serait celui qui ne sait d'où il vient, qui n'a pas maîtrisé l'expérience de dépossession que fut la colonisation. Pour reprendre une belle métaphore de Chinua Achebe : celui qui ne sait quand la pluie l'a trempé. Dans un sens plus général, l'homme invisible est celui qui est à la recherche de son être et de sa vocation.

Le temps décisif de la quête du personnage principal correspond à son exploration d'une île mystérieuse. "Island", prononcé I-land, Je-terre, la terre circonscrite qui va refléter la personnalité du voyageur qui s'y attarde. Il s'agit d'un chronotope prestigieux de la littérature : Havy, l'enfant abandonné sur une île de Ibn Tufail, Utopia de Thomas More, Robinson et son île comme expression de l'individualisme du capitalisme, les îles de tous les possibles anthropologiques de Restif de la Bretonne, les îles du